

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



PRETTY YENDE LA DIVA ABSOLUE

**RENCONTRE AVEC LA
CHANTEUSE SUD-AFRICAINE
AU SUCCÈS FULGURANT**

L 13691 - 173 - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE

Omar Youssef Souleimane

« La rue arabe est anti-occidentale »

CINÉMA

Bertrand Mandico

« Il y a un martyr fascinant chez les actrices »

ART

Delcy Morelos

La sorcière de Colombie



NYMPHOMANIAC
DIRECTOR'S CUT



ANTICHRIST



THE ELEMENT
OF CRIME



EPIDEMIC



EUROPA



LES IDIOTS



BREAKING
THE WAVES

**"LE GÉNIE VON TRIER
N'A PAS FINI
DE CONVERSER
AVEC L'UNIVERS."**

THOMAS AÏDAN - LA 7^E OBSESSION



**15 ŒUVRES
ET AUTANT DE CHOCS
CINÉMATOGRAPHIQUES**

18 BLU-RAY :
14 FILMS + 1 COURT MÉTRAGE + 2 TÉLÉFILMS

ÉDITION LIMITÉE NUMÉROTÉE

**DE NOMBREUX BONUS DONT BEAUCOUP D'INÉDITS
EXCLUSIFS AU COFFRET :** TRANCEFORMER DE STIG
BJÖRKMAN, L'IMAGE ORIGINELLE : LARS VON TRIER
DE PIERRE-HENRI GIBERT, FILMBYEN, LA NOUVELLE
MECQUE DU CINÉMA ? DE PABLO TRÉHIN-MARÇOT,
MY KINGDOM FOR A DOGMA DE YVES MONTMAYEUR,
DES ANALYSES, DES MAKING OF, DES INTERVIEWS...

SORTIE LE 21 NOVEMBRE

EN VENTE À LA BOUTIQUE POTEMKINE (30 RUE BEAUREPAIRE 75010 PARIS)
ET SUR STORE.POTEMKINE.FR

**LA
SEPTIÈME
OBSESSION**

TRANSFUGE



MELANCHOLIA



THE HOUSE
THAT JACK BUILT



MANDERLAY



DOGVILLE



LE DIREKTØR



THE FIVE
OBSTRUCTIONS



MEDEA
ET AUTRES FILMS



DOCUMENTAIRES



DANCER
IN THE DARK

FRITO

Jean-Baptiste Andrea, encore un mauvais Goncourt

PAR VINCENT JAURY

J'ai piqué du nez. Une fois, deux fois, trois fois. Je revenais de vacances, aucune raison de mettre ses piqués du nez sur la fatigue. Non, il s'agissait bien de ce livre, *Veiller sur elle*. (L'iconoclaste). D'un certain Jean-Baptiste Andrea. Ne retenez pas ce nom, il sera oublié dès l'année prochaine.

J'allais écrire qu'on avait à faire à un roman vieillot, construit sur le patron des romans du XIX^e siècle. Mais ce serait faire offense aux grands de ce siècle. Stendhal, par exemple, dont la prose fuse, galope, prend des raccourcis, si modernes. Ni Balzac qui creuse ses sujets comme un fou, comme un obsessionnel de son sujet, qui tombe, se relève, grogne, aime et désire. Non, Andrea est vieillot autrement. Il est vieux comme un premier de la classe. Un jeune vieux. Celui que personne n'aime à part les professeurs. Son récit est soigné comme une excellente copie de lycée, rien ne se perd, rien ne se gagne. Le rythme de chaque phrase est parfait, c'est-à-dire inhumain. Son récit est peigné au peigne fin, lissé du premier au dernier mot. D'où l'ennui : rien ne palpite, rien ne dérape, rien ne nous happe. Un simple récit comme une histoire racontée par nos grands-mères au coin du feu. Vous ne saurez rien de plus sur l'âme humaine, rien de plus sur l'histoire, rien de plus d'un point de vue sociologique ou métaphysique, ou spirituel. C'est le livre des riens. Rien non plus sur le désordre du monde, rien non plus sur le désordre intime. Andrea nous ment comme notre grand-mère nous mentait : ils essaient de nous faire croire que la vie a un sens, que le monde est ordonné. Alors ceux qui ont passé l'âge de croire à ces fariboles-et nous sommes hélas nombreux-passez votre chemin. Comment peut-on encore écrire ce genre de roman dans un monde postmoderne, le nôtre, où la croyance dans le progrès, où la croyance dans le récit un et continu, est si ébranlé ? J'ai rarement lu un livre qui était dans un décalage aussi considérable avec le monde tel qu'on le sent aujourd'hui : fissuré,

malade, brinquebalant. En crise. Ce livre est une bulle. Une bulle académique de surcroît. Que dire de ces phrases à la langue surannée ? On ne s'endort pas chez Andrea, « on s'abandonne au demi-sommeil ». On ne s'énervé pas chez Andrea, on « maugrée ». Et, comme chez Zola, « le train cracha une fumée noire ». Un petit passé simple pour ne rien gâcher de l'assommante fête.

Tout est savamment équilibré chez lui, pas méchant pour un sou, mais pas non plus animé d'une bonté particulière. Une sorte de François Bayrou de la littérature. Andrea, on l'aurait à notre table, on le ferait boire jusqu'à plus soif pour enfin, le faire sortir de lui-même et des propos convenus de gendre idéal qu'il tient depuis le début du dîner. Moins de panache que lui, tu meurs. Le grand sommeil.

Domage. Eric Reinhardt, quand il ne signe pas de pétition douteuse initiée par *L'humanité*, signe des romans qui méritent le Goncourt. *Sarah, Suzanne et l'écrivain* est un roman autrement ambitieux et mieux écrit que *Veiller sur elle*.

Domage pour Gaspar Koenig, qui pour *Humus*, avait fait l'ouverture de *Transfuge* en septembre. Notre engouement numéro 1. Une connaissance hyper précise de l'écologie politique, un art du récit et des personnages. Une intelligence en mouvement. Une hypercontemporanéité et une culture classique qui assurent à Koenig un bel avenir littéraire. Et Neige Sinno était aussi une excellente candidate. Domage, vraiment.

L'année dernière, Da Empoli signait un livre passionnant, *Le Mage du Kremlin*, sur le fonctionnement du pouvoir, du pouvoir tyrannique à la Poutine. Avec un art de la scène consommé. Avec une pensée puissante et peu connue du lectorat. Le Goncourt l'avait raté de peu. Brigitte Giraud, avec un livre anecdotique, *Vivre peu*, l'avait emporté.

Les Frères Goncourt doivent se retourner dans leur tombe.



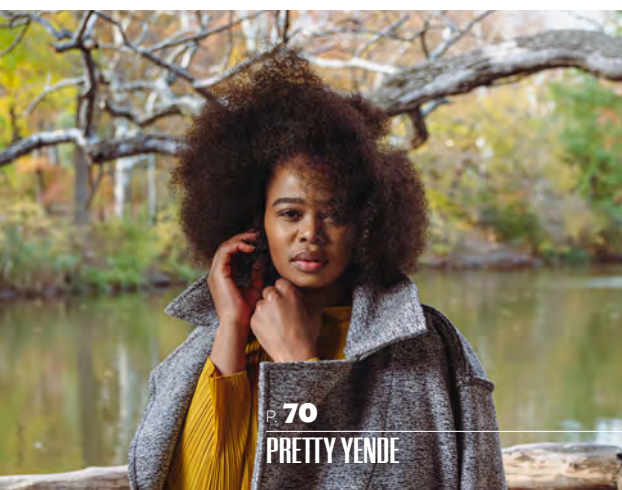
P. 22

OMAR YOUSSEF SOULEIMANE



P. 54

BERTRAND MANDICO



P. 70

PRETTY YENDE



P. 98

DELCY MORELOS

SOMMAIRE

N°173 DÉCEMBRE 2023

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Sabine Bayasli**
- 08 Chronique Usages du monde de **Benjamin Haddad**
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**
- 12 Chronique Book Emissaire d'**Eric Naulleau**
- 14 Chronique BD par T.H. de **Tewfik Hakem**
- 16 Révélations
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview : Rencontre avec **Omar Youssef Souleimane** pour *Etre français*, récit passionnant où il dit son amour de la France et sa crainte de la radicalisation de l'Islam.
- 30 Meilleurs romans du mois
- 46 Essais, anthologie

Page 52 | CINÉMA

- 52 Edito ciné
- 54 L'interview : Rencontre avec le cinéaste poète **Bertrand Mandico** à l'occasion de la sortie de son film *Conann*.
- 60 Cahier critiques
- 64 Cinémathèque, DVD/Blu-Ray

Page 68 | SCÈNE

- 68 Edito scène
- 70 L'interview : Rencontre avec **Pretty Yende**. La chanteuse lyrique adulée sur les scènes du monde entier incarne ce mois-ci Olympia dans *Les Contes d'Hoffmann* à l'Opéra de Paris. Retour sur son incroyable parcours.
- 80 Portrait : **Florentina Holzinger**, artiste terrible de la scène viennoise.
- 82 Interview 2 : Le metteur en scène **Frédéric Sonntag** présente deux pièces sur notre époque.
- 84 Critiques théâtre, danse, musique

Page 96 | ART

- 96 Edito art
- 98 L'interview : **Delcy Morelos** nous entraîne dans les entrailles de Gaïa, la mère Nature.
- 104 Galeries
- 112 Expos

122 En route ! Va devant !

SHIM MOON-SEUP

25 NOVEMBRE 2023 – 13 JANVIER 2024

PERROTIN PARIS

Shim Moon-Seup, *The Presentation*, 2022, Acrylic on canvas, 195 x 114 cm | 76 3/4 x 44 7/8 in. Courtesy of the artist and Perrotin.



PAR FABRICE GIGNAULT
PHOTO FRANCK FERVILLE

J'avais découvert Sabine Bayasli alors que la vague #metoo battait son plein et n'épargnait pas les grands artistes masculins du passé coupables... d'avoir peint des femmes nues. « D'odieux prédateurs », affirmaient ces ultras qui souhaitaient pour les plus dingos d'entre elles, décrocher certains chefs-d'œuvre des cimaises muséales. En réaction contre cette folie ambiante, Sabine Bayasli avait organisé dans sa galerie de la rue du Temple une exposition collective intitulée « L'Enfer » aux œuvres très hard et avait présidé un dîner érotique au milieu duquel trônait un confessionnal muni d'un glory hole. La voici trois ans plus tard, au milieu des œuvres suspendues du très prometteur jeune peintre allemand Andrej Auch, débouchant une bouteille de Chablis, pour me dérouler une existence où le hasard n'est que le faux nez d'un destin tracé sous le signe de l'intelligence et de la volonté. Née à Alger de parents berbères, Sabine débarque en Bourgogne à l'âge de 8 ans avant d'être confiée à 13 ans à la DDASS, « pour des raisons diverses », chez des sœurs qui lui donnent un prénom catholique et une éducation stricte bien que profitable. Sur les murs du monastère, elle découvre, enthousiaste, des reproductions de tableaux de Renoir et de Degas, cependant qu'elle se trouve un vice incurable, la lecture. « Je dévorais tout ce qui me passait sous la main, ou presque », se sou-

vient-elle, ajoutant : « vers 14/15 ans, je me suis passionnée pour Jung et la psychanalyse ». Précoce Sabine, fan d'Oscar Wilde, « l'homme qui parle le mieux des femmes ». La voici à 20 ans poussant la porte de la librairie Obliques à Auxerre pour acheter un livre. Elle en ressort stagiaire puis, vite, libraire à plein temps. « La littérature m'a sauvée. J'aurais payé pour faire ce merveil-

« Je suis une transclasse »

leux métier, j'avais enfin l'impression d'exister », s'enflamme-t-elle. Quinze ans plus tard, elle débarque sans un rond à Paris quand une annonce la conduit chez le réalisateur et scénariste Rémy Waterhouse qui, atteint d'une sclérose en plaques, cherche une assistante pour l'épauler dans son travail, alors que ses jours sont comptés. La compagne de Waterhouse est la fille de l'artiste Fabio Rieti qui la met en contact avec le galeriste Georges Detais, spécialisé dans les artistes de la figuration narrative – Aillaud, Arroyo, Rancillac et d'autres. Son bagout et son enthousiasme font le reste : Georges Detais en fait son héritière spirituelle en lui transmettant son savoir et en lui apprenant à

regarder. Un jour, dans une vente, il lui dit : « À toi de jouer ! Achète ce que j'aurais acheté ! » Mission accomplie et passage de relais quelques années plus tard. Sabine reprend avec succès la galerie Detais avant de se lancer sous son propre nom. Confiance de cette collectionneuse d'ouvrages érotiques et d'albums sur les maisons closes : « On cherche toujours la même chose, cette putain d'émotion ! L'art pour moi est un médicament qui m'apaise et me réjouit. Il devrait être remboursé par la Sécu. Ce métier me nourrit plus que l'argent. Ma trajectoire montre que rien n'est impossible à qui veut y croire, doit-il venir de nulle part. Je suis une transclasse comme il y a des transgenres, ou des Transfuges comme vous ! » me lance-t-elle en partant de son grand rire sonore et solaire. Notre « transclasse » voit deux dangers guettant sa profession : la multiplication incontrôlée du nombre de galeries, conséquence de l'euphorie actuelle dans le milieu de l'art et l'utilisation d'Instagram par de plus en plus d'artistes qui deviennent ainsi leurs propres galeristes. Originale, sincère et habitée, Sabine Bayasli n'a pas besoin d'épater la galerie pour être un électron libre dans un milieu cultivant parfois trop l'entre-soi.



PLONGEZ DANS L'ARCHITECTURE

Piscine Tournesol (1969-1984), architecte Bernard Schoeller

CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE Musée, Exposition, Bibliothèque, École, Plateforme, Centre d'archives

CHRONIQUE

« Plus jamais ça » :

USAGES DU MONDE

entre Bruxelles et Jérusalem

PAR BENJAMIN HADDAD

Le 31 octobre, l'ambassadeur d'Israël aux Nations Unies a provoqué la polémique en arborant une étoile jaune lors d'une séance du Conseil de Sécurité. Créant le parallèle entre la Shoah et le pogrom du 7 octobre, le diplomate a promis de garder l'étoile tant que l'atrocité des crimes du Hamas n'était pas reconnue par l'organisation. Le mémorial Yad Vashem de la Shoah à Jérusalem a vivement condamné cette initiative sur X, rajoutant : « l'étoile jaune symbolise l'impuissance du peuple juif, à la merci des autres peuples. Nous avons désormais un État indépendant et une armée forte. Nous sommes les maîtres de notre destin. Aujourd'hui nous arborons un drapeau bleu et blanc, pas une étoile jaune ». Qu'un mémorial de la Shoah se fasse le gardien de la mémoire des victimes n'est pas étonnant, qu'il l'accompagne d'un commentaire politique sur la situation d'Israël aujourd'hui peut paraître plus étonnant.

Dans un essai éclairant sur les transformations d'Israël, *Israël a déménagé*, (éditions Stock, 2012), qui n'a pas eu la reconnaissance qu'il mérite (peut-être parce qu'il est paru dans une période de relative accalmie géopolitique où le conflit israélo-palestinien était relégué au second plan), l'historienne Diana Pinto voit dans le rapport à la notion de « plus jamais ça » un malentendu fondamental entre l'Europe contemporaine et Israël. Tous deux fondés sur les décombres d'Auschwitz, ils en tirent des conclusions radicalement différentes. Pour les Européens, la Shoah est la conséquence du nazisme et de la guerre ; la réponse à y apporter est le rejet des nationalismes, des frontières, de toutes formes de racisme et de populisme, la préservation de la paix. Pour les Européens, mais aussi de nombreux Américains, la mémoire de la Shoah appelle à une éthique de l'universel. Le *United States Holocaust Museum* de Washington est aussi un centre d'étude sur les génocides et crimes de masse dans le monde : des expositions ou séminaires de recherche y sont régulièrement organisés sur le Rwanda, les Yazidis ou la Syrie. *Tikun Olam* est le credo des Juifs progressistes américains : la foi dans la transformation et l'amélioration du monde.

Pour les Israéliens, c'est l'impuissance historique du peuple juif qui mène à la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale. La Shoah est le point d'orgue de siècles d'antisémitisme discontinu depuis l'exil des Juifs au Ier siècle, qui n'a pas faibli malgré l'assimilation progressive des juifs à l'ère moderne, comme le craignait Théodore Herzl, père du sionisme et témoin de l'affaire Dreyfus.

Dès lors, la réponse se trouve dans le point d'arrivée de l'éprouvante visite de Yad Vashem : Israël. Un État, une défense forte, des frontières qui peuvent aller jusqu'au mur, la protection du groupe ethnique des juifs dans un monde dangereux et hostile après 2000 ans de dispersion et d'absence de souveraineté.

Cette interprétation de l'histoire du peuple juif est au cœur de l'historiographie sioniste depuis le début du XX^e siècle. Elle a fait l'objet de débats riches. L'historien américain Yosef Hayim Yerushalmi, dans une conférence intitulée « Serviteur des Rois et non pas Serviteurs des Serviteurs », a contesté cette réduction de 2000 ans à sa conclusion tragique, récusant l'idée que la diaspora était fondamentalement dépolitisée et faible (il répond là à la première partie de *l'Origine du Totalitarisme* d'Arendt). Selon Yerushalmi, les juifs n'ont pas abandonné la réflexion sur la politique et la souveraineté durant leurs siècles d'exil, nouant des alliances de protection avec les souverains européens ou ottomans avec un vrai succès. Mais, refermons la parenthèse : cette réhabilitation du rôle historique de la diaspora est aux antipodes de la perspective israélienne contemporaine comme de la réalité tragique que traverse le pays aujourd'hui.

L'UE, quant à elle, a théorisé la « puissance normative », l'influence par sa capacité à exporter ses principes et règles sur le plan environnemental, humanitaire, technologique ou commerciale au reste du monde. Le RGPD, la protection des données privées imposée aux géants du numérique américains, en est l'exemple phare. C'est l'idée du « *Brussels Effect : How the European Union Rules the World* », de la chercheuse Anu Bradford (2020), le livre de chevet des experts de la commission européenne. Aucune puissance n'a autant cherché à remplacer la force militaire par la régulation du marché et du droit, convaincue avec Fukuyama, qu'elle s'inscrivait dans le *sens de l'Histoire*.

Promotion de l'universel ou défense de la sécurité d'un groupe, effacement des frontières et libre-échange ou protection armée et souverainisme, entre Bruxelles et Jérusalem, le dialogue de sourds persiste. Mais alors que les menaces sécuritaires se multiplient dans le voisinage de l'Europe et que partout dans le monde les dépenses militaires augmentent, un nombre croissant d'Européens regardent vers Jérusalem. Peut-être pourront-ils aider, en retour, Israéliens et leurs voisins à renouer le dialogue politique après les mois douloureux que nous vivons, à trouver un peu de l'esprit de Bruxelles.

PETIT
PALAIS

12 SEPT.

2023

– 14 JANV.

2024

TRÉSORS EN NOIR & BLANC

DÜRER, REMBRANDT, GOYA,
TOULOUSE-LAUTREC...



artips

TRANSFUGE

connaissance
des arts

RADIO
CLASSIQUE

LE FIGARO
MAGAZINE



#EXPOTRESORSNB
PETITPALAIS.PARIS.FR

CHAMPS-ÉLYSÉES CLÉMENCEAU

Albrecht Dürer, Adam et Eve (La Chute de l'Homme), 1504, estampe, Petit Palais © Paris Musées / Petit Palais

CHRONIQUE

La révolte sans le ressentiment

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Les bons ressentiments, Elgas, Riveneuve, 219p., 11,50 €

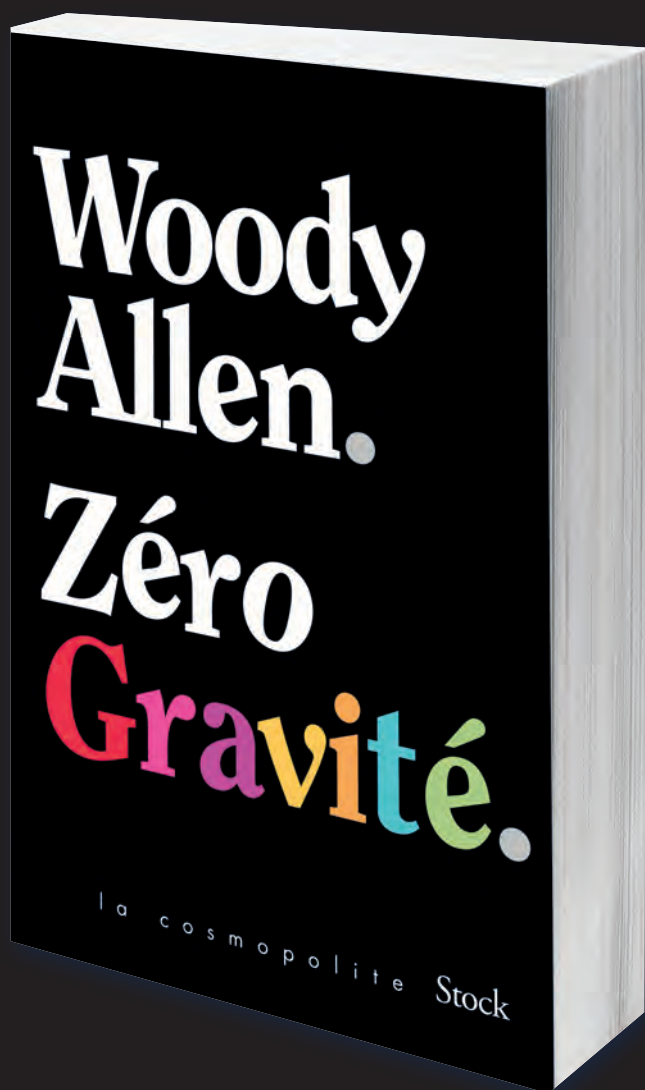
Comment se libérer des cicatrices laissées par le passé ? Difficile question, qui traverse de part en part *Les Bons ressentiments*. L'auteur de cet ouvrage, Elgas, a vécu la première moitié de son existence au Sénégal et la seconde en France. Docteur en sociologie et romancier, il a voulu revisiter l'histoire de la pensée décoloniale ou post-coloniale, telle qu'elle s'est déployée depuis ses origines, avec ses combats glorieux et sa fécondité, ses multiples débats et dissensus internes, mais aussi ses contradictions. En l'occurrence, Elgas part d'un embarras précis : pourquoi de nombreux écrivains originaires d'Afrique, de Sendhor à Mohamed Mbougar Sarr, soupçonnés de complaisance envers l'Occident, sont-ils accusés de s'être aliénés ? Comme si, devenant autres qu'eux-mêmes (définition littérale de l'aliénation), ils trahissaient leur « vraie identité ». Derrière cette rigidification de la notion d'identité, Elgas croit déceler un malaise plus global, touchant à une certaine tendance qui travaille souterrainement, depuis ses origines, plusieurs courants de la pensée décoloniale.

Nous connaissons la critique réactionnaire, pétrie de haine et gorgée de bêtise, de l'idée décoloniale. « Arrêtez, s'indigne-t-elle revendiquant l'attitude de l'autruche, de nous rappeler ce que la France, ce que l'Europe ont fait en Afrique ! Finissons-en avec la repentance ! Cachons ces méfaits que nous avons commis mais ne saurions voir... » Elgas prend le parti inverse : tirer le bilan des « bons ressentiments » au nom d'un progressisme, d'un humanisme revendiqués. Ce qu'il reproche à un certain impensé décolonial, ce n'est pas de déterrer les cadavres, encore moins de contester l'ordre établi mais, au contraire, de réifier l'histoire. De dénier par exemple toute agentivité aux dominés, préférant décrire l'Afrique comme une « actrice passive ». De conduire, parfois, à un repli identitaire, avec tous ses symptômes : fantasme de la pureté, culte de la tradi-

tion, fétichisation d'un âge d'or inviolé qu'il s'agirait de restaurer, logique de l'indemne et du *great again*. Une tendance qui entrave les perspectives d'émancipation à force de les fétichiser.

Face à cette pente, Elgas façonne un concept, plein d'espoir parce que né d'une nuance : cette idée, c'est l'*incolonisable*. Certes, l'histoire est tragique et le crime irréversible. Mais la victoire de la colonisation n'est, ne fut, ne sera jamais totale. Car, s'il est vain d'espérer regagner un paradis perdu, il n'en demeure pas moins que l'Afrique colonisée recèle un fond de résistance : « Il y a, clame-t-il, une frontière de la pénétrance des idées exogènes. C'est le fief de l'incolonisable des peuples. » Cet incolonisable est comme le négatif qui s'oppose à l'Histoire. On le trouve dans le « non » des frondeurs, dans l'esprit de révolte, on l'entend dans la langue, on le voit se transmettre. Il est cette lueur irréductible, cette étincelle de liberté qu'aucune domination ne pourra effacer.

Ce que j'ai aimé dans ce livre ? Le courage de son geste, bien sûr. Cette volonté d'enrayer les systèmes, de braver les modes intellectuelles quand elles nous intimident, d'empêcher la pensée de rouiller. Ce désir de casser les engrenages du pire. Ce parti pris d'une société résolument ouverte, d'un monde voyageur. Ce mépris pour les identités quand elles deviennent glauques, figées dans leur nombril. Mais, surtout, l'écriture de sa voix. Une voix qui, même si elle les critique, demeure habitée par l'idéal stylistique d'un Césaire, d'un Fanon. Car cette voix est lyrique, mais d'un lyrisme altier, qui se fonde dans la prose et ne dégouline pas. Contre les rigidités de notre temps, Elgas ne démontre rien, n'utilise pas les mots comme armes rhétorico-logiques, n'argumente pas en faveur de ses thèses : il préfère nous montrer qu'elles sont belles. Il est là, le premier antidote. Dans la langue en révolte et dans la poésie.



« L'UN DES LIVRES LES PLUS DRÔLES
ET LIBRES QUE J'AI PU LIRE
CES DERNIÈRES ANNÉES.

Oriane Jeancourt Galignani, *Transfuge*

JUBILATOIRE. Benjamin Puech, *Le Figaro*

DU WOODY ALLEN CONCENTRÉ.

François Forestier, *L'Obs*

LE CHARME D'UN MORCEAU

DE BILL EVANS. Éric Neuhoﬀ, *Le Figaro littéraire*

**LES NOUVELLES DE WOODY ALLEN
VALENT TOUS LES EUPHORISANTS
DU MONDE.**

Jean-Luc Wachthausen, *Le Point*

**UN DÉLICIEUX FESTIVAL
DE FANTAISIE ET D'EXTRAVAGANCES.**

Marianne Payot, *L'Express*

SAVOUREUX. Samuel Douhaire, *Télérama* »

la cosmopolite Stock



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Les Suppliques

CRÉATION

CONCEPTION, ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE

JULIE BERTIN ET JADE HERBULOT
LE BIRGIT ENSEMBLE

**1^{er} → 17 déc.
2023**

20 minutes de Châtelet
12 minutes de la gare du Nord.

Navettes retour
à Saint-Denis et vers Paris.

Restaurant le midi en semaine
et les soirs de représentations.

RÉSERVATIONS

01 48 13 70 00 – www.fnac.com
www.theatreonline.com

www.theatregerardphilipe.com

Le Théâtre Gérard Philipe,
centre dramatique national de Saint-Denis,
est subventionné par le ministère
de la Culture (DRAC Île-de-France),
la Ville de Saint-Denis, le Département
de la Seine-Saint-Denis.

Photographie
François Tourner / TGP

Graphisme
Pascal + La Fuite

TRANSFUGE la terrasse Télérama

CHRONIQUE

Faire court

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

***Oh, les filles !*, Philippe Lacoche**
Héliopoles, 176p., 17 €

***Noirlac*, Marc Graciano**
Le Tripode, 144 p., 13 €

Eloge de la forme brève. Tout d'abord d'un recueil de nouvelles signé Philippe Lacoche, l'un des meilleurs spécialistes du genre, lauréat en 2000 du Prix Populiste pour *HLM* (Le Castor Astral). Un conteur qui ne s'en laisse pas conter par « une époque devenue folle, gangrenée par un courant ultra-féministe qui balayait tout sur son passage. » Entre les mots justes et leurs équivalents passés sous les fourches caudines de la bien-pensance (un « féminisme d'ayatollah » nous imposera demain d'évoquer les *fourches claudines*), toujours choisir les mots justes : « Son odeur de femelle qui se mêlait à son parfum de demi-mondaine, déjà, le rendait fou. » Et s'il faut écrire « une bouche épaisse de salope repentie », ainsi soit-elle. Car le beau sexe est le personnage principal de *Oh, les filles !*, inutile ici de chercher la femme, comme nous y invite le fameux adage policier, elle vient chaque fois à notre rencontre. Par sa présence envahissante comme dans *Au paradis des emmerdeuses*, merveille d'humour grinçant digne des *Fables fraîches pour lire à jeun* de Pierre Bettencourt. Ou par l'évocation poétique comme dans *La Contrebasse de Guise*, déambulation mélancolique à travers les souvenirs d'un homme et les cités médiévales du département de l'Aisne. Les femmes de rêve alternent avec les rêves de femme. Parmi les premières figure Maria, laquelle hésite longtemps dans *Les Boîtes* entre son amant et le Carmel, mais finit par trouver moyen de concilier la vie monacale avec les plaisirs de la chair. Dans *Parc Saint-Pierre : l'ombre d'un fantôme*, on trouve parmi les seconds « une adorable blonde à K-way bleu, à Clarks et couette », amour d'adolescence perdu de vue, sœur de papier de la Michèle chantée par Gérard Lenormand. Cette galerie de femmes serait incomplète sans la première d'entre toutes, une mère dont les ultimes jours s'écoulaient dans un Ehpad : « Elle n'a même pas l'air malheureuse. Dans son monde ; perdue dans le désert de cendre de ses désirs consumés. » A chaque nouvelle ses bonheurs d'écriture, à chaque nouvelle sa couleur, du rose au noir, mais aucune ne convient mieux à Philippe Lacoche que celle qu'il emprunte à son cher Nord : « Le

ciel était gris plomb et bas comme le moral de Cocteau à l'annonce de la mort de Radiguet ».

Eloge de la forme plus brève encore avec les haïkus berrichons de Marc Graciano. Nulle blague potache dans cette définition, mais le certificat d'origine d'un recueil « tapé à la machine à Noirlac (Cher, centre de la France) ». Depuis tout juste dix ans et autant de romans, l'auteur étire le prodige d'une œuvre placée sous le signe d'une double singularité. Un espace-temps parallèle (à la géographie indécise répond un moyen-âge incertain) et l'extrême souci porté à la phrase en une époque où tant de ses confrères se désintéressent du style. L'heure est à l'apaisement dans *Noirlac*, à la pure poésie d'une pure présence au monde : « je suis assis sur une chaise /paillée/à l'ombre du cerisier ». Rien à prouver, tout à éprouver : « ma théière en fonte/sur la plaque en fonte/existe ». Loin de l'actualité tapageuse, s'ouvrir à l'événement par tous les sens, vue, ouïe, odorat, toucher, avant inscription dans le grand registre de la réalité immédiate : « aujourd'hui/une hirondelle est entrée/dans la maison », « dans la nuit j'entends/les miaulements du chat-huant », « après la pluie/portée par le vent/l'odeur du bocage », « très ivre/je lèche les larmes de gomme/sur le tronc du cerisier ». Les haïkus se font écho d'une page à l'autre, composent parfois un modeste feuilleton autour du destin d'une petite chatte, d'un nid de ramiers, d'une chasse aux champignons ou d'une partie de pêche. Tous les règnes du vivant se confondent à la manière des temps immémoriaux quand l'homme se distinguait mal du reste de la nature : « elle pleure/ma vigne/quand je l'ai taillée », « dans le fossé/il me fait signe/le pied de cigüe », « comme une motte de terre/une vipère ». La lumière retrouvée des premiers matins de la Création se voile soudain du pressentiment d'un désastre : « que ferons-nous/sans les arbres et les oiseaux » – mais en bon disciple zen, Marc Graciano acquiesce à l'inévitable : « bientôt je ne serai plus/qu'un vieux/ qui observe le ciel ». Et quant à savoir de quoi ce ciel est peuplé : « je crois que Dieu/est un état d'esprit ».

16
— 17 DÉC

Ô MON BEL INCONNU
REYNALDO HAHN

22
— 23 DÉC

SONGS OF JULIE ANDREWS
LEA DESANDRE
ENSEMBLE JUPITER

23 JAN

A BROADWAY RHAPSODY
CYRILLE DUBOIS
ARTECOMBO

Que le
spectacle
commence!

OPÉRA
DE ROUEN
NORMANDIE

23 24

OPERADEROUEN.FR
02 35 98 74 78



Saison 23-24 - licences 1 - ESV-D-2020-006488, ESV-R-2021-013111, 2-ESV-D-2020-006186, 3-ESV-D-2020-006197 - Belleville 2023 © Christophe Urvain

Bientôt les fêtes,
Chaillot au pied
du sapin!



→ danse, musique, théâtre, visites guidées...
j'offre une Carte Cadeau Chaillot

chaillot

danse

theatre-chaillot.fr



CHRONIQUE

La vie pas si secrète des auteurs de bande dessinées

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

La bande dessinée autobiographique est au 9^{ème} art ce que fut la Nouvelle Vague au 7^{ème} dit-on, à savoir un moment de bascule, l'irruption du réel dans le monde du divertissement, la politique des auteurs qui défie la raison macroéconomique des grands studios ou des gros éditeurs. Aujourd'hui, tout est rentré dans l'ordre : l'auto-bio en bd est un genre à part entière, aussi florissant qu'envahissant.

Né dans l'effervescence de la contre-culture des années 50 et 60, le récit intimiste et autobiographique a été depuis largement récupéré -et souvent reformaté- par les industries culturelles.

Si on veut bien adhérer à cette lecture marxiste, on peut même dater l'âge d'or de la bd autobiographique : ça commence avec Robert Crumb, au début des années 60, et ça s'arrête avec la sortie et le succès monumental de *Maus*, d'Art Spiegelman, en 1992. Conclusion (péremptoire) : Les trente glorieuses de la bd autobiographique c'est quand elle était underground.

En France, c'est arrivé après. Bien après. Si le précurseur de l'auto-bio en bd made in France, Edmond Baudoin, n'a, hélas, pas profité du succès du genre, au moins il aura permis à des éditeurs indépendants de creuser le sillon jusqu'à obtenir une bonne récolte avec les récits familiaux de Marjane Satrapi (*Persepolis*), de Blutch et de David B, publiés au début des années 2000 par L'Association.

Du succès populaire de *Persepolis* de Marjane Satrapi à celui tout aussi impressionnant de *L'Arabe du futur* de Riad Sattouf, en deux décennies le genre a connu une explosion incroyable, aidé il est vrai par l'essor des blogs, puis des réseaux sociaux, qui ont favorisé les récits intimes d'une Pénélope Bagieu, dont la carrière a été lancée par son blog *Ma vie est tout à fait fascinante*, mais aussi d'une Aude Picault ou d'une Lisa Mandel pour ne citer que des bons exemples.

Encore mieux : le succès du genre va permettre à la québécoise Julie Doucet d'être enfin reconnue par ses pairs, à Angoulême en 2022, à la faveur de la réédition de ses récits autobiographiques publiés dans des fanzines à la fin des années 80 sous le titre de *Dirty Plotte*. Et permettre aussi à l'américain Chris Ware, à la française Catherine Meurisse, et au japonais Shiguro Mizuki d'accéder au statut d'auteurs et d'autrices majeurs.

Aujourd'hui, à la manière d'une femme enceinte qui ne voit que des femmes en cloque quand elle se balade dans la rue, on a l'impression qu'il n'y a plus que des auto-bios dans les rayons bd de nos librairies. Avec des thèmes récurrents : Mon enfance dans un pays exotique (et sa culture forcément traumatisante), mes parents terribles (et leurs secrets maléfiques), mes voyages ratés (qui m'ont formé à jamais), mes musiques de prédilection, mes films fétiches... Mes amis, mes amours, mes emmerdes!

Broderies de Marjane Satrapi, L'Association
Une Éducation Orientale de Charles Berberian, Casterman
Le Dernier Sergent, Tome 1, de Fabrice Neaud, Delcourt

Cette année, 20 ans après sa publication, on peut retrouver dans une belle édition cartonnée *Broderies* de Marjane Satrapi, où la gossip-girl de Téhéran met en scène les femmes de sa famille quand elles se laissaient aller aux confidences autour d'une tasse de thé. Ces marivaudages n'ont rien perdu de leur mordant pour décrire les relations hommes / femmes en Iran. Toujours d'actualité comme on dit, toujours tendance, et comme l'objet est très beau ça peut faire un cadeau de Noël politiquement irréprochable (peut-être un peu trop d'ailleurs)...

Les succès des récits familiaux de Marjane Satrapi puis de Riad Sattouf, publiés par des éditeurs indépendants, n'ont pas laissé indifférents les gros éditeurs.

C'est donc avec un sourire entendu qu'on découvre en librairie *Une Éducation Orientale* de Charles Berberian édité par Casterman. Dessins, croquis, aquarelles, collages : pour raconter son enfance en pleine guerre à Beyrouth et s'interroger sur le destin de sa famille entre le Liban et la France, et les tragédies qui lient l'Orient à l'Occident, l'auteur s'applique méticuleusement à se démarquer de ses deux illustres collègues. C'est réussi, on pense plus aux excellents romans graphiques de Lamia Ziadé et de Mazen Kerbaj, quand on lit *Une Éducation Orientale*. Pour autant, ce singulier livre de Charles Berberian mérite sa place au pied du cèdre de Noël.

Mais si vous n'aimez ni Noël ni la famille, on vous recommande plutôt *Le Dernier Sergent* – tome 1 – de Fabrice Neaud (Delcourt). Dans le genre cadeau original on ne peut pas faire mieux, vivement conseillé autant pour faire plaisir à vos amis que pour faire chier vos ennemis. L'auto-bio, Fabrice Neaud s'en est emparé pour raconter son vécu de «pédé ni beau ni gentil», à l'opposé des représentations stéréotypées de la joyeuse vie gay-friendly des élites citadines.

Sa glaçante entreprise d'introspection dure depuis plus de 30 ans. Après la publication des 4 tomes de son *Journal*, de 1992 à 2002 (Ego comme X), il revient donc avec une nouvelle série pour parachever sa mise à nu, toujours avec un langage cru, une rage profonde, des dessins en noir et blanc d'un réalisme époustoufflant. Aucune scène de sexe explicite dans ce livre de plus de 400 pages, mais on y ressent profondément toute la misère sexuelle du monde, toute la violence de notre époque. Comme le dit Didier Lestrade dans la belle préface du livre : « Fabrice Neaud est vraiment le seul artiste qui nous offre ce qui est le plus beau dans notre identité sexuelle : l'admiration de l'autre, celui que l'on regarde sans pouvoir le toucher ».

LE MESSIE Haendel

EN CONCERT
5 & 6 DECEMBRE



accentus
Insula orchestra
Laurence Equilbey, direction

Sandrine Piau, soprano
Paul-Antoine Bénos-Djian, contre-ténor
Stuart Jackson, ténor
Alex Rosen, basse

laseinemusicale.com

© Cloudf Alina - Unsplash - Licence n°2, 10702832 / Licence n°3, 1084483

Ciné RENCONTRES D'ULM

7 décembre 2023, 20h30
45 rue d'Ulm, 75005 Paris

Soirée-débat à
l'École normale supérieure,
Alex Lutz présente
Une nuit

Soirée-débat animée par Antoine de Baecque (ENS)
et la rédaction de *Transfuge*
Sur inscription uniquement ; détails sur ens.psl.eu

En partenariat avec
TRANSFUGE

Magnificat BACH

EN CONCERT
LE 16 DECEMBRE

Collegium 1704
Václav Luks, direction



hauts-de-seine
LE DÉPARTEMENT



o istock

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Raphaël Denis

Ériger des installations marquantes et recenser des milliers d'images des tableaux spoliés par les nazis, c'est la tâche à laquelle s'attelle depuis dix ans l'artiste-chercheur Raphaël Denis. Plus exactement, les tableaux du célèbre marchand Paul Rosenberg qui loua un coffre en 1940 à la Banque nationale pour le commerce et l'industrie de Libourne avant de s'exiler aux États-Unis. Moins d'un an plus tard, Matisse, Picasso et Renoir tombaient entre les mains de l'occupant. Coffre brisé après dénonciations. Exposée au Centre Pompidou en 2019, cette puissante œuvre mémorielle, intitulée la *Loi normale des erreurs* prend tout son sens au musée d'art et d'histoire du judaïsme.

FONDS ROSENBERG, LES ANNÉES PARISIENNES

Raphaël Denis, jusqu'au 1^{er} décembre 2024, musée d'art et d'histoire du judaïsme, mahj.org

JOHANNA MIRABEL

Lauréate Prix Révélations Émerige 2023, revelation-emerige.com

SOUS D'HOSTILES AUSPICES

Ulysse Bordarias, jusqu'au 23 décembre, galerie Valérie Delaunay, valeriedelaunay.com

Raphaël Denis, Fonds Rosenberg, les années parisiennes, 2019
Dépôt de la fondation Pro mahJ. Acquis avec le soutien du groupe de collectionneurs Tout autour du mahJ



Johanna Mirabel

Elle peint des scènes d'intérieur où se tiennent silencieux ses amis ou sa famille, souvenirs d'enfance de maisons guyanaises ensoleillées. Instants suspendus habillés de boiseries orange vif striées de nuances de brun à la perspective irréaliste. Rêverie intimiste. Johanna Mirabel vient de remporter la Bourse Révélations Émerige, prix accélérateur de jeunes carrières créé par le collectionneur Laurent Dumas. L'artiste bénéficie ainsi d'une dotation de 15000 euros, d'une résidence d'un an à La Ruche et d'une exposition personnelle à la galerie Nathalie Obadia en 2024.

Ulysse Bordarias

Topographies fragmentées, où volent des nuages chimériques au-dessus de temples et de vaisseaux futuristes. Les immeubles tournoient dans un climat atmosphérique perturbé dont l'esthétique semble mêler les codes des jeux vidéo à la touche « cadavre exquis » des surréalistes. Ciel et terre s'entremêlent dans un délire onirique jouissif où l'humain est pris entre deux eaux. Le tout dans des tons chauds et francs qui accentuent la liberté du geste de l'artiste. Remarqué, Ulysse Bordarias a été lauréat cette année du Concours Talents Contemporains tandis qu'une de ses œuvres a intégré la collection de la Fondation François Schneider.

OPÉRA —
— DE —
— LILLE
1923-2023
100

NAPLES À PARIS

LE LOUVRE INVITE LE MUSÉE DE CAPODIMONTE

Jusqu'au 8 janvier 2024
exposition au musée du Louvre
Réservez sur louvre.fr – Adhérez sur amisdulouvre.fr

LIBERTÉ — CATHÉDRALE

DANSE
DU 14 AU 19 DÉC. 2023

Boris Charmatz *Chorégraphie*
Tanztheater Wuppertal Pina Bausch

LOUVRE

opera-lille.fr



Capodimonte
Musée d'Art Moderne

Deloitte. citi. Lusis. Weborama. Le Monde. Le Point. The New York Times. Le Journal du Dimanche. L'Espresso. L'Express. Le Monde Diplomatique. m2. france-tv.

« Je veux faire connaître des artistes mésestimés liés à Montmartre »

Après dix ans au musée du quai Branly aux expositions temporaires, **Fanny de Lépinay** arrive à la tête du musée de Montmartre en 2018. Elle y aborde l'histoire artistique de la butte en osant un regard original. Rencontre avec une défricheuse.

**PROPOS RECUEILLIS PAR
JULIE CHAIZEMARTIN**

Le musée de Montmartre reflète autant une image d'Épinal du Paris touristique qu'un moment fondamental de l'histoire de l'art. Qu'est-ce que vous vous êtes dit en arrivant à la direction du musée ?

Que j'avais beaucoup de chance ! C'est un lieu d'une richesse inépuisable. Montmartre a été un épiscentre de l'histoire de l'art au tournant du XIXe et du XXe siècle mais c'est aussi un lieu plein de charme. Ce musée a une âme et j'ai vite mesuré ses potentialités de développement et de rayonnement. Montmartre est célèbre pour son effervescence artistique, mais certains artistes de cette avant-garde ne sont pas connus. Par exemple, notre musée a été une résidence d'artistes entre 1875 et 1948 : Renoir, Dufy, Friesz, Camoin, Bernard, Valadon, Utrillo... y ont eu un atelier, les écrivains Léon Bloy et Pierre Reverdy ont aussi vécu ici. Et le quartier lui-même a fourmillé de résidences d'artistes du Bateau-Lavoir à la Cité des Fusains... Ma volonté est de faire revivre le 12 rue Cortot et l'aventure de l'art moderne !

Vous avez donc lancé une programmation audacieuse, à contre-courant, en vous focalisant sur des figures oubliées : Georges Dorignac, Otto Freundlich, Charles Camoin,

les femmes surréalistes... Est-ce un défi ?

Mon défi est surtout de construire une place au musée de Montmartre dans une ville à l'offre muséale foisonnante. J'ai donc cherché à établir une ligne de programmation propre au musée. Dans un prisme très large – cubisme, fauvisme, art abstrait, futurisme, sujets que sont aussi à même de traiter Orsay ou Pompidou –, mon pari a été de m'attacher à faire connaître de grands artistes mésestimés, liés à Montmartre, et qui méritent d'être mis en lumière. Auguste Herbin sera le suivant l'an prochain. Il a vécu au Bateau-Lavoir de 1909 à 1927. C'est un immense artiste oublié, qui n'a jamais eu d'exposition dans un musée à Paris. Le « mystère Herbin », bientôt révélé au grand public ! Ce qui caractérise aussi notre programmation, c'est l'approche intimiste que nous proposons.

L'exposition actuelle présente, en revanche, une figure emblématique de Montmartre : Théophile-Alexandre Steinlen, à l'occasion du centenaire de sa mort. Que découvre-t-on sur

lui qu'on ne connaît pas déjà ?

Steinlen, c'est l'affiche du Chat Noir bien sûr. Tout le monde la connaît. Or beaucoup pense qu'elle est de la main de Toulouse Lautrec. Mais au-delà du Chat Noir ? Qui sait que Steinlen fut un artiste très engagé, porte-parole du peuple. Le chat noir, c'est aussi l'image des marginaux. Il peint la misère sociale, les prostituées, les mineurs, les travailleurs à l'époque de la liberté de la presse et de l'Affaire Dreyfus. C'est cette œuvre sociale et politique inconnue que nous faisons découvrir.

Renoir est aussi désormais visible au musée ?

Oui, c'est une de mes fiertés. J'ai fait entrer dans les collections 48 estampes du fonds Petiet, dont une trentaine de Renoir. 12 sont montrées dans les collections permanentes aux côtés de 4 bois gravés de Dufy. Depuis mi-octobre, après la rénovation d'un tiers des salles, le musée peut désormais montrer aux visiteurs les 11 artistes plasticiens qui ont habité au 12 rue Cortot. C'était un de mes vœux les plus chers.



© ANDRÉ FERREIRA